

LE COUP DE LA Dernière Heure

Ces messieurs du comité électoral radical-moderé, ayant copieusement dîné et témoigné en l'honneur de leur candidat, lequel avait battu de 47 voix le conservateur socialiste, allumant les cigares, se mirent à bavarder.

Suivant l'exemple des chas-eurs qui s'ouvrent, racontant leurs prouesses cynégétiques, ils convives évoquaient leurs souvenirs de batailles politiques, leurs coups de la dernière heure, ces trouvailles que, modestement, ils qualifiaient de géniales, seule capable à leur avis, d'entraîner le succès. Lorsque Souffle, le Marseillais qui, contrairement à son habitude, était demeuré silencieux, de sa voix cuivrée de Méridional lança :

— Tê le coup de la dernière heure, bagasse, il ne réussit pas toujours !

Tous les convives se tournèrent de son côté :

— Auriez-vous par hasard été candidat ?

— Racontez nous votre histoire, mon cher... Elle doit être amusante.

— Ah ! elle est bien triste, allez répondez Souffle d'un air mélancolique.

Et poussant un profond soupir, il ajouta :

— C'en est à crever de rire !

— Il faudrait s'entendre, déclara le président, taquin. Est-elle lugubre ou gaie, votre affaire ?

— Lugubre, mon bon, lugubre... J'ai tué mon frère, mon meilleur ami... une déveine, quoi !

Et il ne put retenir la phrase qui, sans raison, revenait sur ses lèvres :

— C'en est à crever de rire !

Alors les dîneurs, mis en gaîté par cette exclamation que le Marseillais lançait sans souci du sens comique qu'elle apportait à sa pensée, éclatèrent, eux aussi, tandis qu'ils le regardaient, étonné, ne comprenant point leur hilarité.

Chacun ayant repris son sérieux, Souffle ralluma son londré et, après avoir lancé une bouffée qui alla s'écraser au plafond :

— J'étais, comme ça, il y a de cela une vingtaine d'années, avec mon ami Marius Bouffartigue, natif comme moi, de la plus belle ville de France, — j'ai nommé Marseille, — à prendre l'apéritif à un café du cours Bezucoze, lorsque mon compagne, ayant vidé son verre, me dit d'un ton plein d'amertume :

— C'est ennuyeux tout de même d'être sans position.

— Coquin de Dieu, je te crois ! lui répondis-je, impossible de prendre deux apéritifs.

Un instant encore nous nous aborâmes dans les tristes pensées que suggère une bourse dégarnie, lorsque Bouffartigue, qui était un garçon d'imagination, donna un coup de poing sur la table :

— J'ai une idée ! — Je le regardai du coin de l'œil, un peu déflant, mais il affirmait : — Une excellente idée !

— Et c'est ?

— De nous porter tous les deux comme candidats aux élections municipales.

— Avec dix sous dans la poche ?

— Répondis-je, en haussant les épaules.

— Que tu es sot ! pas besoin d'argent, nos comités nous en donneront. Avant tout, dis-moi tes opinions !

— Mais, pourquoi ? fis-je un peu interloqué.

— Bon Dieu, que tu es innocent !... Nous nous présenterons l'un contre l'autre, il faut donc que nos convictions diffèrent.

Comme j'hésitais, ne sachant au juste quelle nuance de l'arcanien politique je devais adopter, il s'impétua :

— Allons, dépêche !... modéré ?... radical ?... socialiste ?

— Socialiste, déclarai-je résolument.

— Soit, moi, je serai le modéré.

Hé ! mes chers bons, c'en est à crever de rire, mais la chose s'arrangea. Bouffartigue trouva les deux comités prêts à faire les fonds de nos élections. Alors je me laissai faire violence. C'était, au résumé, une occupation comme une autre, — il vaut mieux être conseiller municipal que rien du tout, n'est-ce pas ?

Dix feuilles publiques prirent notre défense, et, chaque matin, on voyait en grosses lettres dans l'une : "Bouffartigue est un vendu" dans l'autre : "Souffle est un voleur" ou quelque gentillesse du même genre, ce qui ne nous mortifiait nullement et ne nous empêchait pas, le soir, de dîner en paix et de nous conseiller sur les incidents à nous envoyer le lendemain. — Je vous dis, amis intimes, deux frères, nous étions !

Pourtant, c'en est à crever de rire, cette aventure devait mal tourner.

Un jour, mon comité vint solennellement me prévenir qu'il fallait me battre en duel... A Marseille, on ne peut être nommé conseiller et on ne se tue au moins

une fois durant la période électorale.

Jamais il n'eût tenu une épée, je ne répondis pas moins carrément :

— Vous voulez un duel, messieurs, vous l'aurez !... Un duel épouvantable, il y aura du sang versé !... Avec qui dois-je croquer le fer ?

— Avec Bouffartigue.

Je fis un haut-le-corps épouvanté : Mon intime !... mon frère !... et je lançai :

— Moi, me battre avec Bouffartigue !

— N'est-ce pas votre concurrent ?

— Oui, mais... — Auriez-vous peur ? me demanda le président en fronçant les sourcils.

Cette marque d'impudence me montra mon élection compromise par un refus et, à contre-cœur, je répondis :

— Non... non... non... je me battrais.

Mais aussitôt que mon maudit comité eut tourné les talons, je me précipitai chez Bouffartigue pour être le premier à lui faire part de la désagréable nouvelle.

— Mon pauvre bon, m'écriai-je, mes électeurs sortent de chez moi.

— Les miens me quittent à l'instant.

— Sais-tu ce qu'ils exigent ?

— Je m'en moque ! Les miens viennent de m'ordonner d'aller à me battre avec toi d'ici vingt-quatre heures.

— Tê ! ce hasard... Mon comité parollement.

Et je ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Dans quelle galère tu nous as embarqués, péccaire... Si j'allais te tuer !

Mais Marius Bouffartigue qu'un dromadaire à deux têtes n'aurait pu troubler, avec désinvolture répliqua :

— N'ait pas peur, nous ne nous ferons pas le moindre mal... Il suffit de s'entendre.

— Comment ?

— Avec une simple piqure au bras, l'honneur sera satisfait... Qu'est-ce qui recevra la blessure ?

— Toi, dis-je aussitôt. Parce que, moi, socialiste, je dois être terrible !... Quant au motif de la rencontre, la première fois que je te croise sur le cours, je te donne une paire de gifles !

Donc, la chose ainsi convenue, et moi ayant soufflet Marius si fort que tout Marseille entendit le bruit de ma main sur sa joue, à l'aube blanchissante à peine, nous nous trouvâmes en face l'un de l'autre, une épée à la main, le torse nu, grelottant de froid et de peur.

Nos témoins lancèrent gravement le sacramentel : "Allez, messieurs !" et nous engageâmes le fer.

Eh bien ! mes bons, c'en est à crever de rire, mais à cet instant j'eus la sensation que tout Marseille avait les yeux sur moi, que de ce duel dépendait mon avenir politique, et, grisé par la gloire future, je me fendis à fond.

Hé ! vous me croirez si vous voulez, mon frère, mon ami intime, j'avais tué net !... Un coup ébouriffant, à en crever de rire... —

Deux heures après, le journal criant ma victoire se vendait par centaines dans les rues ; trois heures après, j'étais porté en triomphe et désigné comme futur maire ; quatre heures après, c'en est à crever de rire, j'étais en prison, sous l'inculpation d'assassinat.

Je ne fus mis en liberté que le lendemain des élections. Il était un peu tard, vous le comprenez, pour continuer cette campagne si bien commencée... Dégouté des grandeurs, je n'essayai jamais de me représenter ! Voilà pourquoi, messieurs, je ne fus pas un élu du suffrage universel !

Les dîneurs, un peu déconcertés, restent silencieux, Souffle conclut en vidant un verre de cognac qu'il venait de se verser :

— C'est une infamie, une injustice, une ignominie ! Et, le comble, c'est que Bouffartigue, qui se tira de sa blessure mortelle avec six mois d'immobilité, ne me le pardonna pas !

Nous sommes, depuis ce duel, broillés à mort ; c'en est à crever de rire, mais c'est ainsi !

Un avion trop pressé

Durant une escale près de Chartres, un des meilleurs pilotes militaires français dut d'abord à quelques spectateurs bénévoles, qu'il pria de tenir son oiseau tandis qu'il remettait le moteur en marche. Ces bonnes gens, émus de l'honneur, et inquiets peut-être, lâchèrent prise avant que l'aviateur eût gagné son siège. Le bip-plan prit son vol, entraînant seulement le lieutenant Bordage, qui ne voulait point le laisser s'enfuir, et restait suspendu aux montants. Il lui fallut bien lâcher prise, et il rebomba sur les solins se faisant aucun mal. L'oiseau, un peu excité par cette liberté nouvelle, s'éleva à une centaine de mètres, puis, comme pris d'une invincible nostalgie, revint s'abattre dans un champ voisin, brisant son chariot d'atterrissage et l'une de ses ailes. Tout de même, il est champion du vol sans pilote.

L'Hôte d'un Soir.

Jadis, il s'était appelé Jean Hoccal ; mais on ne le connaissait plus guère que sous le nom de Jean le Perdu.

Un perdu ?... Ailleurs, on traiterait tout bonnement de dévoyé un homme de son espèce ; traduction qui ne serait que trahison, comme à l'ordinaire, et qui ne rendrait ni l'expressive mélancolie du terme, ni surtout la sympathie pré-que attendrie avec laquelle on le prononce en pays gascon, où il fut inventé.

Il existe des perdus par paresse, des perdus par ivrognerie, bref, des perdus redevables de leur perte à un péché capital. Il y en a aussi, pour être juste, qui semblent en être venus là joyeusement, par vocation, pourrait-on dire. Jean Hoccal, lui, passait (on en sera bientôt les raisons) pour un perdu-par-amour.

Sa famille était considérée et presque considérable. Il avait été un assez brillant élève au lycée, un bon soldat à la caserne. Il ne se montrait joueur, buveur ou débâché que dans la mesure où il faut l'être pour éviter les railleries des camarades. Vers vingt-cinq ans, il devint amoureux d'une jeune fille, qui préféra finalement convoler avec un autre que lui. On proclama qu'il en était très affecté, parce qu'il avait aimé, durant un mois, d'aller au café et de partager les plaisirs nocturnes de ses amis. Peu après, son père mourut, le laissant en possession d'une fortune assez ronde. Jean, qui était dès lors devenu un bon compagne, serviable, factieux, doué d'un estomac solide et d'une gaieté inaltérable, se mit aussitôt à dilapider son capital, sans faire de folie, d'ailleurs, et sans paraître s'amuser à ce jeu outre mesure ; il jetait l'argent à droite et à gauche. Bref, comme s'il avait eu hâte de se débarrasser d'un fardeau et d'une corvée... Enfin, quand il se trouva, un beau matin, au bout de son rouleau, il empaqueta les quelques objets qu'on peut emporter sans trop de peine sur l'épau, au bout d'un bâton, et prit la route, c'est-à-dire, le métier de mendiant.

La route, c'était pour lui la belle et large artère aux multiples ramifications, qui s'échappe vers l'Espagne du cœur de la Gascogne ; c'était la grande voie déserte et forestière. Là, les villages sont espacés, la vie est à la fois fruste et facile, nul nouveau venu n'y est un ennemi ; c'est le paradis des pauvres inoffensifs, des vagabonds de bonne humeur.

Tel vécut Jean, Jean le Perdu, perdu pour les siens, perdu pour sa caste, perdu pour ce que les sociologues appellent la société. Il allait de bourg en ville, sans dépasser certaines limites géographiques, au delà desquelles l'esprit changeait et où l'on estimait qu'il était assez jeune pour travailler... Travailler ! Qu'est-ce qu'ils lui chantaient, ces barbares ?... Est-ce que ses anciens amis ne lui avaient pas souvent proposé une situation, un métier ?... Et, tout en rient de tant de bêtise, il revenait vers les endroits où on lui donnait des habits, où on lui trempait de succulentes soupes, où on lui ouvrait au soir les portes des granges, où il était le bienvenu, parce qu'il n'avait jamais fait de tort à personne, et qu'il racontait toutes les histoires des savignons... Son hôte à lui, en la connaissait ; on le plaignait ; et, quand les bonnes gens, pour le consoler, lui offraient à boire, il les récompensait de leur commiseration en les faisant rire, car il n'avait pas son pareil, dès qu'il était un peu éméché, pour tenir les propos les plus burlesques ou exécuter les danses les plus cocasses.

Un soir — il y avait sept ou huit ans que cette existence-là durait — Jean découvrit, dans un pays où on le connaissait bien, une belle maison toute neuve. "Tiens ! pense-t-il, voilà de l' inédit... Essayons toujours, si l'on ne veut pas de moi ici, j'en serai quitte pour aller, comme d'habitude, chez le notaire..." Il réfléchit encore un instant. La nuit tombait. Il sonna. Une servante vint ouvrir le portail et cria, dans la direction d'une forme féminine apparue sur le perron :

— C'est un pauvre, madame.

— Oui, ma chère dame, continua Jean, avec la bonne humeur courtoise dont il usait d'ordinaire, un pauvre qui souhaiterait fortement un petit quelque chose, tant pour son dormir que pour son boire et pour son manger.

— Oh ! oh ! s'écria la bonne, pour en demander tant ! la fois, je n'en connais qu'un en ce bas monde... Madame, vous pourriez le "retirer" ; il n'est du tout méchant" et sait faire rire... Je l'ai connu à Sonstons, quand j'y étais en service... Montrez-le donc, Jean le Perdu !

— Mes remerciements, Yanine ; je n'y suis point arrivé tout de suite, car, sans flatterie, tu rejeunis d'un an tous les mois.

— Ecoutez-le, madame, s'il sait s'y prendre.

Enchanté de cet accueil, Jean s'avance vers la dame, qui fait sonner un rire jeune et clair.

LE Brasier flottant.

Au sortir de Colombo, l'"Alcyon" glissa sur un océan de soie. L'indigo du ciel et l'indigo des flots se confondirent. Tout le jour, nous restions étendus. Hélène et moi, dans nos fauteuils de rotin. Nous avions déniché, tout à l'avant du navire, un coin où régnait une faible brise qui tendait presque supportable la chaleur ambiante. Malgré l'avis du docteur, nous dégustions d'inoubliables boissons glacées, en attendant l'heure où l'étracelante Croix du Sud ramène quelque fraîcheur. La pluppart des passagers abominèrent cette température excessive qui nuisait à l'éclat des visages fardés.

Mais le teint radieux d'Hélène n'avait pas souffert de ces désagréments. De plus en plus, je me félicitais de l'avoir épousée, malgré les obstacles que ma famille avait accumulés à plaisir, sur le sot prétexte que dans la "Carrière", on ne peut se contenter de deux médiocres.

Il n'y avait guère plus d'un mois que nous avions quitté Paris pour rejoindre, par le chemin des écoles, mon poste d'attaché d'ambassade à Tokio, et j'étais plus épris encore que le jour où le curé de Sainte-Clotilde avait béni notre union. Tout d'Hélène m'enchantaient : son esprit délicat et subtil, son élégance de Parisienne experte, sa tendresse romanesque, et, par-dessus tout, l'adorable splendeur de sa beauté blonde. Chaque jour ressemblait davantage les liens de notre amour, chaque seconde mélangée plus étroitement nos destinées. Ce soir là, les alizés nous avaient offert leur souffle bienfaisant, et le capitaine en avait profité pour organiser une sauterie qui rompait un peu la monotonie de l'existence à bord. Comme à l'ordinaire, ma femme avait été la reine de la fête. Vers minuit, nous regagnâmes notre cabine, qui était située au centre du navire.

Au lieu de manifester sa gaieté habituelle, Hélène gardait un sérieux étrange. Et comme je l'interrogeais avec étonnement, elle se secoua tristement contre moi, en me disant :

— Rymond, j'ai le cœur gonflé d'une angoisse inexplicable, c'est bête, j'ai envie de pleurer. Tu ne vas pas te moquer de moi. Il me semble que mon bonheur dépasse la mesure commune, et j'ai peur !

— Et de quoi ? demandai-je. Et contemplant amoureusement la faiblesse blottie à l'abri de ma poitrine, j'eus le sourire condescendant de l'homme fier de sa force, devant l'enfant qui redoute les ogres et les croquemites.

Enervés par la danse et le champagne, nous ne nous endormîmes pas sur le champ, et ce ne fut que longtemps après que la fatigue eut raison de notre insomnie.

Depuis combien d'heures avais-je perdu conscience de ce qui me m'entourait, quand je fus réveillé par la lumière ? J'aperçus Hélène, assise sur sa couchette. C'était elle qui venait de tourner le bouton de l'électricité.

— Ecoutez, fit-elle.

— On entendait, au dessus de nous, des allées et venues inouïtes.

— Ne trouves-tu pas, ajouta-t-elle, que ça sent le bûlé ?

Je humai l'air avec des arides inquiétudes, et il me parut qu'elle se trompait pas. L'empouille électrique était jaunâtre et comme envahie de brume. En hâte, je m'en suis levé, et j'ai vu, dans la pénombre, les premières volutes de fumée, j'ouvris la porte de la cabine. Une fumée acre, un relent de goudron brûlé, l'engouffrèrent aussitôt.

— Vite, vite, commandai-je à Hélène, habille-toi !

Mais la terreur l'en empêcha. En chemise, pieds nus, elle se précipita dans le couloir. Une vieille dame, qui habitait à côté, sortit dans le même appareil. D'un coup d'œil, j'entrevis son crâne chauve, sa figure ridée, encore vieillie par l'effroi.

— Y a-t-il du danger, monsieur ? interrogea-t-elle.

Le savais-je moi-même ? Comme une réponse sinistre, quel qu'un cria : "Au feu ! tout le monde sur le pont !"

Et, au même instant, les lampes s'éteignirent.

Alors, l'imminence du péril m'apparut et j'eus l'impression d'un spectre enlucé qui me posait la main sur l'épaule.

— Hélène ! Hélène ! criai-je. Je n'isquai quelques pas en tâtonnant, et mes mains exploratrices rencontrèrent des bras nus.

— Est-ce toi, Hélène ?

Mais un organe chevrotant, que je reconnus pour celui de ma voisine, murmura :

— Par pitié, monsieur, sauvez-moi, et ses doigts noueux s'agripèrent à ma manche. Haineuse-ment, je la repoussai et m'élançai devant moi.

Notre cabine faisant face à l'avant du navire, et les escaliers de fer se trouvant à l'arrière, je devais, logiquement, tourner deux fois à gauche. Il est vrai que, dans mon délire, j'étais peut-être fait volt-face. Aussi me contentai-je de suivre les aires. Dans le couloir, en effet, c'étaient des appels, des sanglots, des exclamations angoussées, une galopade éperdue à travers l'opacité des ténèbres. Oh ! ces ténèbres ! c'étaient surtout elles qui compliquaient la catastrophe, qui paraissaient tout intelligible. Ce qui nous transformait en brutes avouglés et maladroites ! Par la généralité de l'orientation, je suis convaincu que je suivais la bonne voie. D'ailleurs, j'étais éloigné de la fumée.

Qu'étais-il advenu d'Hélène ? Plusieurs fois encore, vainement, hélas ! je clamai son nom. A chaque aspiration, un bouffé de gaz d'éther m'envahissait les bronches. Je compris qu'il fallait respirer le moins possible, pour éviter l'intoxication immédiate. Déjà les cris s'apaisaient, on n'entendait plus que des plaintes sourdes et des gémissements. Dans ma course folle, je heurtai et dépassai d'autres fuyards, je débouchai sur des corps étendus. Je m'étais des membres, je m'empêtrais dans des vêtements, mes souliers s'enfonçaient dans des choses si sales. Une femme, dont j'écrasai le tête, poussa un hurlement affreux, plus loin, un jeune enfant glapit comme un renard qu'on écorche. Qu'importait ! Je me ruissai, ainsi qu'une bête fauve, uniquement préoccupé de conserver l'équilibre et d'arriver jusqu'à l'air pur pour me saoir d'oxygène pour percevoir la clarté, pour vivre !

Et Hélène ? Je n'y pensais guère, dans l'idée fixe de la fuite, dans la dérive grandissante de mon cerveau, ou si, dans une lueur de raison, j'y songeais, c'était pour me persuader qu'elle était déjà sur le pont. Et pourtant, si elle avait tout sur le parquet, inerte, broyée, foulée aux pieds des forcés que nous étions ! Je continuais ma route de cauchemar parmi l'impressionnant horreur de ces râles, qui s'éteignaient dans le silence. Un groupe compact me barra le passage. Qu'y avait-il ? Pourquoi m'avancé-on pas ? J'étais fou. Je voulais parler. Aucun son ne sortit de mon gosier. Si près du but, si près de tomber asphyxié comme tous ceux qui venaient écroulés là et que je sentais poateler dans mes jambes ? Il me sembla qu'il durait un siècle, ce piétinement sur place, ces gestes muets dans l'obscurité. Cependant, on me bousillait furieusement les reins, on me poussait, on m'écrasait. A présent, j'étais au premier rang, aplati contre l'invisibilité obstacle. Je promenaï les mains à droite et à gauche, perlois une paroi lisse sans ouverture. Effroyable méprise, nous nous étions trompés, nous tournions le dos à la sortie ! Maintenant, il fallait revenir en arrière. La fumée me brûlait la poitrine, je me sentais mourir. Ne respirais-je plus la lumière bienfaisante ? Une rage me congestionna. Je me retournai d'un effort désespéré, et, saisissant dans la poche mon couteau de chasse, je l'ouvris, et levai mon poing armé sur le mur vivant qui barrait l'issue. Du sang me gicla au visage, des corps s'abattirent, j'avançaï de plusieurs rangs. A nouveau, je frappai frénétiquement, je frappai avec rage, et la barrière humaine s'écroula devant moi. La dernière victime que j'imolai poussa une plainte sourde, et une voix bien connue, une voix qui m'était chère, agonisa :

— Au secours, Rymond, au secours !

Sur ce qui survint ensuite flotte un brouillard confus. Il paraît que j'ai eu la force de refaire l'inférieur trajet. Un matelot m'a relevé au bas de l'escalier, évanoui, la figure et les vêtements ensanglantés, une jambe tordue et deux côtes brisées.

Malgré le dévouement de l'équipage, l'"Alcyon" a flambé comme un immense biflot, au milieu d'une mer houleuse. C'est un steamer allemand qui a recueilli, deux jours plus tard, les charlopes où nous étions entassés. Mais Hélène n'était pas parmi les survivants !

Publicité bien entendue.

Un piteux Londonien avait perdu son parapluie, un dimanche, à l'église. Il en était fort mari, car c'était un parapluie neuf, en soie, acheté trois jours auparavant. Plein de foi dans l'efficacité des annonces, il courut à son journal et rédigea quelques lignes, promettant une superbe récompense à qui lui rapporterait son beau parapluie. Au bout de quelques jours, ne voyant rien venir, il vint se plaindre à l'administration du journal d'avoir perdu, en sus de son parapluie, le montant de son annonce.

— De quoi vous plaignez-vous ? Votre annonce était stupide !

— Comment ?

— Promettez une récompense à un voleur ? Vous n'y songez pas, monsieur ! Voici comment il faut procéder.

Et il livra l'insertion suivante :

— Une personne dont le nom est connu a été aperçue, dimanche, à l'église St-N-P... au moment où elle s'emparait d'un parapluie qui ne lui appartenait point ; si cette personne tient à garder sa réputation de bon chrétien et à éviter une affaire désagréable, elle est priée de rapporter ledit parapluie High Street n° 10.

Dès le lendemain matin, le volé trouva dans son antichambre non pas un, mais douze parapluies en soie, tout neufs.

CUISINE.

Plum-pouding

Pétrissez avec 750 grammes de farine, un kilogramme de graisse de bœuf, ajoutez 750 grammes de raisins secs débarrassés des pépins ; ajoutez un verre de vin de Madère, deux petits verres d'eau de vie, des zestes d'un citron, du cédrat confit coupé en dés, 5 grammes de sel, 60 grammes de sucre et 8 œufs ; vous délayez bien le tout avec du lait, de manière à donner la consistance d'une pâte un peu liquide. Etendez une serviette blanche, beurrez et saupoudrez la de farine, versez dessus le plum-pouding ; relevez les quatre coins de la serviette, ficellez, placez sur une passoire et plongez dans l'eau bouillante en continuant à faire bouillir doucement. Six à sept heures sont nécessaires pour que la cuisson soit parfaite. Quand il est cuit, on le sert arrosé de la sauce suivante :

Vous prenez un morceau de farine, 125 grammes de beurre, de l'écorce de citron et de cédrat hachés, 2 grammes de sel et 30 grammes de sucre, vous placez le tout dans une casserole sur le feu, vous mouillez avec une certaine quantité de vin de Madère, vous faites cuire comme pour une sauce ordinaire. On peut mettre cuire le plum-pouding au four dans une casserole beurrée.

Meringues

Prenez des blancs d'œufs et du sucre en poudre, environ, 30 grammes par deux blancs, fouettez en neige, mêlez.

Strop de sucre clarifié

Prenez 2 blancs d'œuf ; battez-les en ajoutant peu à peu de l'eau jusqu'à concurrence d'un litre par œuf ; versez deux kilos de sucre et mettez-les dans un bassin avec de l'eau ; faites bouillir et enlevez l'écume à mesure qu'elle se forme ; vous ajoutez de temps en temps de l'eau, jusqu'à ce que l'écume soit blanche, alors le sucre est complètement clarifié.

Lettres de Berlioz

Malgré les publications assez nombreuses faites depuis trente ans, la correspondance de Berlioz est loin d'être encore entièrement connue. Charles Malherbe, lorsqu'il est mort, en préparait, avec M. M. Prédhomme et Frankstein, une édition complète. Le regrettable bibliothécaire de l'Opéra possédait de nombreuses lettres inédites dont la "Bevue Bleue" donne quelques extraits.

En voici deux, datées de 1831. La première lettre est écrite à Horace Vernet, directeur de l'Académie de France, après que le jeune et fougueux prix de Rome, échappé de la Villa, a tenté de se noyer dans la mer par désespoir d'amour : "Je voulais en France pour tuer la plus juste et la plus terrible des vengeances. A Génes, au instant de vertige, la plus in-